

Mon père

Papa, mon père,

C'est avec stupeur que ma main t'écrit cette lettre. Je la sais prête à jeter sur le papier quelques mots qui rugissent dans ma tête, et je ne veux plus la retenir. C'est trop tard. Je suis emporté par la volonté de ma main, je sais que cela va te faire mal, et même si j'aimerais t'éviter cette peine, je sens bien qu'il faut que je te la jette enfin.

Souviens-toi, je suis tout petit.

Une douleur féroce taraude ma tête et me fait pleurer toutes les larmes de mon corps. Je n'y comprends rien à ce problème de maths avec lequel tu me tannes depuis une demi-heure. Je comprends encore moins ton regard furibond, tranchant, terrible qui me débite en lamelles.

Je travaille des heures, le soir, le matin, l'après-midi, le mercredi, le samedi, le dimanche pour que tu me foutes la paix. Ce n'est jamais assez, je ne suis pas assez pugnace, pas assez bon en latin, pas assez accrocheur en maths.

Je lis Pagnol. Tu me dis, Ah ! si seulement tu avais autant de talent que Lui, tu n'aurais pas besoin de travailler autant tes maths. Tu es tellement fort, tu as tellement raison, tu le cries si souvent après ma mère, que cela doit être vrai. J'use les minutes, le temps sur les maths.

Je joue une heure chez mon copain Christian, et ta voix surgit de son téléphone pour me flageller de toute ma mauvaise conscience de mauvais fils qui ne fait pas ses devoirs.

Ma sœur et mon copain Christian partent faire une balade en vélo, et je prends un coup de pied dans le cul parce que je n'ai pas fait mes devoirs.

Je joue au ping-pong, mais je ne sais pas parler d'autre chose à mes camarades que de mes exercices de maths supplémentaires. Bientôt ils se détournent de moi, me laissent seul face à toi.

Ce matin, j'ai très mal à une oreille. Mais ce n'est pas vrai, je n'ai pas suffisamment mal pour ne pas aller au collège, c'est toi qui le sais et le dis. J'ai trop mal, le docteur m'examine, j'ai une otite, il m'endort pour m'opérer. Cette petite mort est un refuge qui m'emporte en douceur vers la quiétude en pleine journée de collège.

Toi aussi tu fais tes devoirs, tu rentres tard le soir pour repartir aussitôt vers ta réunion politique. M'écouteras-tu un jour ?

Les années passent, des milliers de cours pendant lesquels j'ai les yeux rivés sur l'écran de ma montre. J'ai masqué les heures et les minutes avec mon stylo-plume, ne laissant visible que les secondes. Je suppute les siècles qui passent et me rapprochent malgré tout des quelques minutes de délivrance que sont les trajets entre le collège-lycée et l'appartement. Il est garni de profs, l'immeuble, il est tout prêt du collège-lycée. Pour ne pas perdre de temps et d'énergie dans les transports. C'est vrai que je n'en ai jamais connu, des vrais transports, de ceux qui font que la vie est une eau qui éclate en feu d'artifice sur les papilles

et le palais. Je rencontre mes profs dès le matin ou encore le soir. Mon beau-frère est un copain de mon prof d'allemand. Je regarde la neige briller au loin, au soleil, ces dimanches pendant lesquels tu skies et où je travaille.

Je commence à regarder les jambes, les seins et les cheveux des filles. Mais seuls les faibles s'adonnent au sexe, ceux qui ne savent pas ce que l'avenir leur réserve, qu'on les mène par le bout du nez, qui ne sont que des veaux. Bientôt je ne sais pas parler aux filles, j'ai trop honte, elles se détournent et me laissent seul avec moi-même, face à toi.

Je travaille tellement que même lorsque j'ai des mauvais résultats, on me regarde comme le premier de la classe. C'est l'âge des boums, et personne ne m'invite.

Tu rentres dans ma chambre, sans prévenir, tu violes les quelques mètres carrés de liberté que je t'ai volée.

Il faut parler anglais, il faut voir du monde, il faut s'ouvrir l'esprit. Je mange des sandwiches au concombre tous les midis, je visite Londres, je parle anglais et je rentre me réfugier dans ma chambre de cette banlieue anglaise. Les rues sont toutes à angle droit, parfaitement orthogonales ou parallèles. Les maisons sont toutes les mêmes. Des jours que j'erre dans ce labyrinthe, de perte en errance. Toute une ville avec un seul et unique plan, quel génie ! Alors à quoi bon, les habitants sont différents de moi, mais ils sont forcément sortis d'un même moule pour habiter dans un tel environnement. Je ne les comprendrais jamais, de cœur. Un nuage passe au-dessus du jardin, si seulement il m'emmenait...

Je suis fatigué, je sors de l'adolescence. Je joue au volley, mais je dois garder de l'énergie pour travailler à

l'université, c'est plus important. Je ne joue plus, et me noie dans des études inutiles. Le mal de tête, et mon cœur lourd sont mes compagnons fidèles.

Les équations sont sèches de cœur et me dessèchent le mien. Le soir, je suis premier de cordée, une femme m'aime et vient me chercher mourant dans la crevasse de mon éducation de galérien. Le matin, elle n'est pas là, jamais. Même mes rêves me fuient, je les tue à la naissance, il ne faut pas qu'ils prennent leur envol et m'arrachent à la réalité unique et impérieuse du travail. Il y a toujours quelque chose à faire pour être un peu meilleur, un peu moins mauvais, un peu plus performant, un peu moins humain. La vie c'est la retraite, la vie c'est la mort, la vie c'est jamais.

Technico-commercial, ça c'est un métier d'avenir. Technico-Commerce, c'est mon avenir. Les B52 passent au-dessus de ma tête tous les matins pour aller bombarder l'Irak alors que j'apprends le technico-commerce, et c'est mon avenir qu'ils pulvérisent.

J'ai fini mes études, et la dépression m'emporte de sa gigantesque déferlante vers les confins de moi-même. Je n'en peux plus de mes oreilles qui claquent au moindre son, je n'en peux plus du bruit de la ville, de l'interrupteur du couloir qui claque à ton passage. Tu vas surgir et entrer dans ma chambre, sans demander la permission, sans vergogne, en quête de mots à la place d'un haussement d'épaule. Tiens, tu as envie de m'écouter, de m'entendre ? C'est trop tard, je ne suis plus que la colère et la douleur de la vie que tu m'as volée.

On petit déjeune à sept heures, on déjeune à midi, on dîne à sept. La partition est parfaite, immuable.

Ma mère orchestre le tout avec le silence et le sérieux des cathédrales froides sous le brouillard des nuits de novembre. Je ne me souviens jamais du son de sa voix, ni de son visage. Un jour, je ne me souviendrai que de son silence. Est-ce une résignation, est-ce une rébellion muette ? Je cauchemarde de toi.

Je travaille pour gagner ma vie. C'est bien la preuve que je suis mort, que j'ai tout à faire pour enfin gagner les rivages inconnus de la vie.

Tu ne m'as appris que le travail, jamais le bonheur.

Tu ne m'as jamais écouté, tu ne sais que parler.

Tu ne sais pas la faiblesse d'avoir tort, tu es la raison omnipotente.

Tu ne m'as jamais donné la vie, tu m'as infligé la mort.

Je reviendrai les yeux pleins du monde qui m'entoure, du ciel au-dessus de moi, de l'air que je respire.

Je te parlerai des sons de la terre, des mots des hommes, de la vie qui anime toutes choses, même celles que l'on croit mortes.

Mon corps frissonnera de l'amour de cette femme d'une heure, d'une nuit ou de toute une vie. Pour de rire, pour rien, pour de vrai, pour de faux, pour le plaisir, pour un geste, une parole ou un regard, pour un instant sans raison.

Nous te raconterons les montagnes, les mers, les villes, les déserts et les êtres humains qui dansent leur folle sarabande autour nous.

Les rires illumineront les visages, il fera trop chaud, nous aurons trop bu et trop mangé, ivres de vie à cette table de fête.

Et si tu m'entends, un instant, rien qu'un, je te pardonnerais.

La Vie résumée

Il est grand. Les mâchoires serrées soulignent la force implacable qui s'échappe de ses yeux qui toisent lentement, méticuleusement, l'assistance qui s'installe, un rien angoissée de cette réunion solennelle. Ses cheveux sont impeccablement rangés. Il les a domptés à jamais. Son costume noir tranche sur sa chemise blanche barrée d'une cravate dont le nœud, absolument parfait, en dit long sur ses exigences.

Ses chaussures sont pointées dans notre direction. Et l'on sent bien, à leurs petits bouts acérés, qu'elles sont faites pour mordre : elles concentrent l'énergie du pied en ce point létal qu'est le bout. Un tel homme avec de telles exigences et de telles armes ne doit pas supporter de ne pas avoir le nec plus ultra pour mettre en évidence les fautes, les faiblesses, les erreurs et couper les têtes.

Je n'arrive pas un seul instant à imaginer un homme aussi glacial, aussi puissant, tomber amoureux, avoir une femme, des enfants qui bavouillent et font des areuh-areuh attendrissants qui le rendent gâteux, donc humain. Non, un tel homme ne peut pas perdre son temps à engrosser une femme : cela gâche trop de temps précieux et, pire, de l'énergie vitale pour penser et prendre des décisions. Symbole de perfection il est, symbole de perfection il restera.

Car c'est le Président. Le Chef de tous nos chefs. La divinité parmi les divinités. Tous nos chefs sont là, et

nous, les grouillots, aussi. Le Président a bien senti que le message devait être délivré à tous, du plus grand au plus humble. Il faut, c'est évident, que la justice divine s'abatte sur tous.

L'écran derrière le Président est éclairé maintenant. Tout le monde peut voir sur fond blanc immaculé des petits gâteaux dont les parts ont été peintes des couleurs que seuls les clowns osent porter. Il y a des escaliers aussi. Mais les marches sont irrégulières, désordonnées, anarchiques. Elles aussi sont en couleur. Seul un architecte ivre mort a pu construire une telle aberration. Il y a des lignes aussi, qui tentent de se rejoindre sans jamais y arriver malgré des tentatives désespérées de changement de direction : c'est le triomphe de la divergence.

Tel un chevalier du futur, le Président dégaine un petit cylindre. Avec un petit mouvement sec du poignet. Qui froisse inévitablement la chemise immaculée sous la veste sans un pli. Ce bruit si commun et donc si incroyable de la part d'un Président suffit à figer sur-le-champ toutes les conversations, à tuer net tous les autres bruits caractéristiques d'une assemblée humaine. Les regards convergent vers ce centre de gravité qu'est le Président, trou noir désormais si dense qu'il engloutit irrémédiablement toutes les énergies et toutes les attentions.

Un deuxième petit mouvement sec du poignet, et un petit point rouge inquisiteur s'échappe du cylindre pour venir s'immobiliser sur le premier gâteau de clown. Pétrifiée de peur, une main trouve pourtant encore assez d'instinct de survie pour éteindre la lumière et tenter de nous rendre à un anonymat que nous devinons salvateur.

La bouche du Président se met alors à ciseler des paroles plus coupantes qu'un scalpel, et le point rouge à sauter

d'un graphique à l'autre, avec la vitesse de l'éclair et la précision d'un horloger suisse. Les têtes rentrent peu à peu dans les épaules du plus humble comme du plus grand : le Président est venu annoncer la sentence du jugement dernier. Toutes nos actions, toutes nos faiblesses, toutes nos vies, hésitations approximatives, sont là, en gâteaux, marches d'escaliers ou lignes brisées dont les couleurs extravagantes n'ont pour but que de rappeler leur caractère vénéneux, telles ces amanites reines des sous-bois au début de la mauvaise saison.

Tout cela se résumait en quatre mots. Car la puissance du Jugement Dernier est telle qu'elle n'a besoin que de quatre mots pour être définie : Le Chiffre est Mauvais !

Ce qui, pour n'importe quel individu, pauvre pécheur ignorant, signifiait : vous n'êtes que des Mauvais ! C'est ainsi que j'appris que nos qualités, nos défauts, tout cela se résume en Chiffres, que Dieu verse dans les plateaux de la balance du jugement dernier.

Et à en juger par la conclusion de la sentence, le choix était d'une simplicité biblique : Que le Chiffre soit Bon et nous aurions le droit de continuer à vivre ! Qu'il soit Mauvais, et nous serions gommés, annihilés. D'autres hésitations approximatives bien que tout aussi pécheresses étaient prêtes à nous relayer.

Voilà. Je suis ressorti éberlué d'avoir vu ma vie de technico-commercial ainsi résumée.

L'Arriero

Anne,

Ça y est, nous avons quitté Huaraz, dans un mini-bus qui nous emmène, vaillant, vers le départ de notre trek d'acclimatation. Huaraz, c'est une ville à un hémisphère, un continent, un océan et dix mille kilomètres de chez toi. Huaraz, c'est une ville à trois mille mètres d'altitude nichée au milieu de l'Altiplano. Les rues sentent la poussière. Des ferrailles dépassent du toit des maisons basses, comme si les occupants avaient eu la flemme de terminer l'ouvrage. A vrai dire, si l'on en juge par les airs détendus et souriant des habitants, personne n'en a cure. Cela fait partie du décor, et c'est comme ça. Il y a des péruviens qui ont l'air de vivre à peu près comme nous, et d'autres qui ont sans doute du mal à manger à leur faim. Les couleurs sont incroyablement bariolées. Les voix des vendeurs à la sauvette chantent la vie de la cité. De vieilles américaines font briller quelques chromes survivants au milieu de la rouille et des grincements de leurs membrures débraillées.

Nous avons installé notre camp de base chez les Alcides, qui sont des amis de longue date de David. José, le fils, nous accompagne tout au long du trekking. Il est toujours détendu et souvent souriant. Il est grand, et si j'étais une fille, je dirais plutôt beau mec.

Les Péruviens sont plus petits que nous et c'est pour ça que leurs véhicules sont minuscules : mes genoux cognent